

8 Grande interview



William et son fils Pierre: «J'ai fait la mise en scène à mon studio avec mes grands tableaux. C'est ma femme Jeanne qui a pris la photo.»



Jeanne et William: «C'était en Italie, à Ostie. Un mannequin célèbre a fait la photo: Barbara Mullen.»



«C'est un policier italien, une bourgeoise juive, un Portorcin et un Noir. C'est l'image de New York.» (William Klein)

«De tous les arts, la photographie était le plus timide»

WILLIAM KLEIN L'artiste était l'un des invités d'honneur de Paris Photo la semaine dernière. Il expose ses images de mode à Genève dès aujourd'hui. L'occasion de revenir sur sa carrière et les résultats de l'élection présidentielle aux Etats-Unis, son pays d'origine

PROPOS RECUEILLIS
PAR CAROLINE STEVAN, PARIS
@CarolineStevan

Il reçoit chez lui, dans un vaste salon donnant sur le jardin du Luxembourg. Dans la pièce attenante, le volume de la télévision est monté très haut; Hillary Clinton doit prononcer un discours et William Klein veut l'entendre. Le photographe américain s'est couché à 4h30 ce mercredi matin, persuadé qu'elle allait l'emporter. Comme beaucoup, il a découvert l'élection de Donald Trump au réveil, un peu sonné.

En attendant qu'il la rejoigne, le journaliste a le temps d'observer les rangées de livres, de vinyles et de CD qui couvrent les murs, les bibelots aux airs africains, les toiles de son épouse, mêlant grands animaux marins et petits humains. Sur une étagère, les albums égrenent la carrière du Parisien d'adoption, né à New York en 1928. Il y a ses ouvrages sur les villes, Paris, Rome ou Moscou, jusqu'au dernier, sur Brooklyn, paru il y a deux ans. Il y a les portraits de mode, pour lesquels il a osé perdre les mannequins dans une foule de passants. Il y a encore la rétrospective massive parue chez Marval en 2005.

À 88 ans, William Klein ne pratique plus guère, mais il reste très sollicité pour des expositions ici et là. Le week-end dernier, il était l'un des invités de Prismes, l'exposition

de Paris Photo consacrée aux séries et aux formats exceptionnels. Sur un mur entier, la galerie Polka avait collé ses images parisiennes, recadrées et barrées de peintures vives: manifestations politiques, bourgeois au champ de course, mannequins en parade, métro, bistros, petits supporters de football, Gainsbourg magnifique en vieux travesti. L'œuvre d'une vie, à la fois éclectique et singulière, invariablement puissante. Sur une table basse, quelques affiches annoncent la suite: une exposition à Bruxelles sur les «5 cities» et une autre à Genève sur ses photographies de mode.

William Klein arrive enfin, appuyé sur une canne recouverte de chat-terton. Cheveux longs et blancs, œil azur, pull de grosse laine grise; ce soir, l'homme est assorti aux tableaux de sa femme. Il s'assied et relate dans un soupir les mots rassurants de la candidate démocrate.

Que vous inspirent ces résultats américains? Je suis évidemment surpris. Je pensais que Donald Trump n'avait sa place que dans une maison de fous. Les sondages se basent sur le vote populaire, or les gens qui ont inventé le système politique américain se méfient du vote populaire, ils ont donc imaginé ce recours aux grands électeurs. Le vote populaire donnait Clinton gagnante comme il avait donné Al Gore vainqueur face à Bush. C'est un système de merde.

PROFIL

1929 Naissance à New York.

1948-1951 Découvre l'Europe en faisant son service militaire. Vit à Paris et étudie avec Fernand Léger.

1954 Rencontre Alex Liberman, directeur artistique de l'édition américaine de «Vogue» et retourne à New York après huit ans d'absence.

1957 Prix Nadar.

ANNÉES 1960-1990 Se consacre surtout au cinéma. Sortent notamment «Loin du Vietnam» (1967), «Mr. Freedom» (1969).

1990 Reçoit le Prix International de la Fondation Hasselblad, en Suède.

1999 «Le Messie», sur Mohamed Ali.

2002 Sortie de «Paris + Klein».

2004 Grande rétrospective au Centre Pompidou et publication d'une monographie de 400 pages.

2014 Sortie de «Brooklyn + Klein», son dernier livre.

Quand la population vote blanc, le résultat devrait être blanc. Et finalement non; c'est dégueulasse.

Avez-vous peur de la suite? Peur, non. Quand l'Amérique a eu un président que je n'aimais pas du tout, qui était Bush, cela n'a pas tellement changé son comportement ni son système. Un président X ou Y finalement, ça ne change pas grand-chose.

Vous avez quitté les Etats-Unis à la fin des années 1940. Quels liens gardez-vous avec ce pays? Je me sens toujours Américain. Je suis un juif new-yorkais, j'ai l'humour juif new-yorkais et cela s'exprime dans mes photographies et dans mes films. Je crois.

N'avez-vous jamais eu envie de retourner vivre outre-Atlantique? J'ai été élevé dans une famille avec un père assurant que l'Amérique était ce qu'il y avait de mieux au monde. Il chantait les louanges des Etats-Unis, mais j'ai découvert d'autres façons de penser en venant en France. Mon père avait hérité de la boutique de son père, mais il a tout perdu dans le krach de 1929. Il a eu du mal ensuite à gagner sa vie. Il disait que l'Amérique était le pays des opportunités et je le voyais ramper pour nourrir sa famille.

Etait-ce vraiment plus facile en France? Cela dépend pour qui. Je vis de mon

travail et j'ai toujours eu la possibilité de faire beaucoup de choses ici. Peut-être que je trouverais la vie moins facile si j'étais Français.

Il y aura bientôt des présidentielles en France, où le populisme galope également. Cela vous préoccupe-t-il? Je connais peu la façon de penser des Français, je ne sais pas ce qui va se passer. Mais les élections américaines prouvent en tout cas que les Etats-Unis sont un pays raciste et macho. Les Américains n'aiment pas les femmes fortes, les femmes au pouvoir. Ils ont voté contre Hillary Clinton.

Revenons à la photographie. La galerie Polka expose vos images parisiennes à Paris Photo. Etait-ce votre choix? C'est une proposition de la galerie sachant que Paris Photo avait dû fermer l'an dernier à cause des attaques terroristes. Regardez cette image filmée un imprimé avec une photographie de défilé, c'est une manifestation communiste. Je me souviens de cette vision d'une foule s'avancant vers moi avec le mot «humanité» inscrit sur une banderole au-dessus de moi. Les manifestations m'émouvant, je m'y associe souvent. Je me suis par exemple senti Chinois lors de la procession du Nouvel An chinois.

La dimension politique est-elle importante pour vous? Vous avez notamment suivi Mohamed Ali durant dix ans... Je

pense que les photographes ont la possibilité de montrer des choses. Je suis juif. Les gens estiment souvent que l'Amérique est un pays généreux, ouvert et amical. Je pense que c'est un pays raciste, qu'il y a des choses à redire et la photographie le permet. J'ai montré cela dans mon livre sur New York et j'ai publié plusieurs ouvrages sur les aspirations des Noirs aux Etats-Unis. J'ai fait un film en 1999 sur Mohamed Ali, que j'ai appelé *Le Messie*, car je pensais qu'il l'était un peu. J'ai été très ému par le spectacle d'un Noir refusant la guerre du Vietnam. Il disait: «Les Viet-congs ne m'ont jamais appelé Nigger.» Il a pris des positions envers et contre tout, à tel point qu'on lui a retiré sa licence de boxe. On a refusé ses positions jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Lorsqu'on lui a demandé d'allumer la flamme olympique à Atlanta en 1996, il avait déjà Parkinson. Il était incapable d'allumer la flamme sans trembler. C'est un trajet extrêmement émouvant, auquel j'ai souhaité m'associer.

En termes d'engagement toujours, vous avez réalisé en 1969 un film qui a été censuré en France, *Mister Freedom*... Vous vouliez faire un film dans le genre bandes dessinées. J'étais frappé par les héros qui ne disaient jamais d'où ils venaient. Les Spiderman, Superman, etc. étaient souvent financés par des fachos. Alors j'ai imaginé Mister Freedom, un





«Autoportraits», 1995. WILLIAM KLEIN

super-héros facho venant nettoyer la France des opposants, des communistes et des gauchistes. J'ai été censuré, mais cela ne m'a pas surpris. La censure existe partout. Vous n'en avez pas en Suisse?

On dit que vous avez fait entrer la photographie dans l'art contemporain, en bousculant tous les codes, avec des clichés recadrés ou très contrastés. Vous êtes d'accord? Je ne sais pas. Disons qu'à l'époque, dans les années 50, je trouvais que la photographie était le plus timide de tous les arts. J'étais peintre et en peinture il y avait par exemple le pop art. J'étudiais chez Fernand Léger, ce type venait après les impressionnistes qui avaient peint des arbres et des jardins, mais il s'intéressait aux paysages industriels. J'étais touché par ce qu'il apportait à la peinture. Il nous engueulait, il nous disait: «Vous êtes des petits génies de 22 ou 23 ans qui voulez rencontrer des collectionneurs et des directeurs de musées, mais c'est dans la cité que cela se passe. Faites comme les peintres du Quattrocento italien et travaillez avec des architectes!» Cette chose m'est restée dans la tête. Il ne parlait pas de photographie, mais je m'en suis souvenu lorsque j'ai emporté un appareil photo. La photographie sentimentale et romantique à la mode n'était pas mon truc. Le Paris touchant de



SHOOTER GAINSBOURG

«Gainsbourg me cherchait. J'étais en Italie, où je tournais. Je l'ai rappelé, il m'a dit: «Je veux faire mon come-back.» Il voulait faire un nouvel album car il était en bas, avec de nouvelles chansons. Il m'a dit qu'il voulait se mettre en travelo sur la couverture. Je lui ai répondu: «Tu veux être en vieille pute dégueulasse?» «Non, je veux être belle. J'ai de beaux yeux. Une belle bouche. Les oreilles, je peux les coller et on retouchera.» J'ai dit: «OK, on va essayer. Tu vas fumer et on va te retoucher. Je ne sais pas si tu seras belle mais tu sera présentable.» C'est vrai que ses yeux et sa bouche étaient pas mal, mais on ne peut pas dire qu'il était belle. Il a en effet fait son come-back et ça a été un succès.»

Doisneau n'était pas la vérité. Je me suis donné la peine de faire un livre sur Paris en couleurs en 2002, car on ne montre jamais Paris en couleurs. Je trouve que cette ville était une ville de melting-pot, bien plus encore que New York, et c'est cela que j'ai photographié. Mes images bougées ou contrastées viennent de choses acquises dans la peinture, le contraste des dessins au fusain par exemple.

Comment êtes-vous arrivé à la mode? J'avais une exposition de photographies abstraites. Alex Liberman, le directeur de *Vogue*, l'a vue et m'a proposé de travailler pour eux. On parle de *pittura povera*, moi je faisais alors de la photographie *povera*; j'avais un appareil et deux objectifs. Cela donnait de la photographie brute, bas de gamme. La mode a été l'occasion pour moi de faire de la photographie riche, avec des décors, des lumières, des mannequins, une recherche photographique et graphique. J'étais heureux de cette possibilité, également parce que je pensais que c'était une étape pour passer au cinéma.

La photographie n'était donc qu'un moyen pour vous? Le cinéma était clairement pour moi le niveau au dessus. Au départ, je rêvais d'être peintre à Paris. Mes idoles étaient les Américains venus dans la capitale française, ceux qu'on appelait

la génération perdue. Après la guerre, j'étais avec l'armée dans l'Allemagne occupée. Puis on m'a envoyé à Paris. Ce fut une révélation. C'est là que j'ai rencontré ma femme, dans la rue. C'était la plus belle femme du monde, on aurait dit une princesse de contes de fées.

Pourquoi avez-vous commencé à peindre sur vos planches-contacts? Tous les photographes de mode font des marques sur les planches-contacts pour indiquer leurs choix. Je trouvais que c'était le début d'une combinaison intéressante entre la photographie et la peinture.

Quel regard portez-vous sur la photographie d'aujourd'hui? Je m'y intéresse et je trouve qu'elle s'est libérée. Les gens disent que j'ai participé à cette libération. Je veux bien! Et Federer, vous l'aimez en Suisse? J'adore regarder le tennis et Federer est l'un de mes héros. A un moment donné, j'étais heureux de cette possibilité, également parce que je pensais que c'était une étape pour passer au cinéma.

William Klein: Fashion Photos, du 21 novembre au 3 février à la (nouvelle) Grob Gallery, 2, rue Etienne-Dumont, à Genève. William Klein sera présent pour le vernissage samedi et signera livres et affiches de 14h à 16h.

5 cities, du 15 décembre au 5 février au Botanique, à Bruxelles.